

Communication de Madame Marion Créhange



Séance du 7 janvier 2011



Petite histoire de l'industrie du velours de coton en Lorraine



Mon père était co-dirigeant d'une entreprise cotonnière, les *Etablissements Bechmann*, implantés principalement à Val-et-Châtillon, près de Blâmont, dans la vallée de la Vezouze. Grâce à lui, j'ai été le témoin, très indirect, de la vie et de la fin d'une belle aventure industrielle, celle de la fabrication du

velours de coton en Lorraine. En rangeant des papiers familiaux, j'ai trouvé une mine d'informations que cette communication m'aide à mettre au jour. Tel est mon point de départ.

Pour tracer l'histoire de l'industrie du velours en Lorraine, j'ai dû la placer dans son contexte. Quelles limites choisir pour celui-ci ? Voici mes choix :

- d'abord, je parlerai du velours de coton uniquement, car il forme une entité à part, tant par son histoire que par sa fabrication et ses débouchés, et c'est celui fabriqué en Lorraine. J'ai d'ailleurs été surprise de ne pas en trouver trace ailleurs qu'aux Ets Bechmann !
- ensuite, l'histoire de l'industrie du velours ne peut être dissociée de celle de l'industrie cotonnière en général. Sont extérieurs à mon sujet : le fil à coudre (bien que DMC ait été important dans l'Est), les produits à mailles (bonneterie), le linge de maison, la confection, les transformations ultérieures des tissus.

- enfin, l'industrie cotonnière lorraine est très majoritairement vosgienne mais la vallée de la Vezouze, en Meurthe-et-Moselle, partage la même histoire, celle dont nous allons parler.

Voici mon plan : je brosse rapidement l'histoire de l'industrie cotonnière et de ses particularités lorraines ; j'en viens au velours et à sa fabrication en France, puis développe l'histoire des Ets Bechmann ; après avoir donné quelques points de technique, je termine sur la situation et l'avenir de l'industrie cotonnière Lorraine... sans velours.

En me documentant sur le coton et ses avatars, j'ai été prise de vertige devant la diversité et l'intensité des influences réciproques qui le lient à la vie du monde. Nous verrons comment l'industrie du coton est sensible au cours de l'histoire, aux guerres, changements de frontières, politiques sociales et économiques, et, réciproquement, en est un résonateur et un amplificateur d'effets.

Histoire de l'industrie cotonnière, particularité de la Lorraine

Bref aperçu de l'industrie du coton

L'origine du coton est floue et lointaine. Des tissus de coton ont été trouvés en Inde, au Mexique et en Chine, datant d'avant 3 000 avant JC. C'est à partir de l'Inde que le coton a progressé vers le Moyen-Orient, puis l'Égypte, puis en même temps vers l'Afrique et l'Europe. D'ailleurs, «de nombreux mots se rattachant aux produits du coton en indiquent l'origine orientale : *indienne* (toile de coton légère colorée par impression), *madras* (étoffe à chaîne de soie et à trame de coton, de couleurs vives...), *mousseline* (littéralement tissu de Mossoul), *calicot* (de Calicut, ville qui fut la première escale de Vasco de Gama en Inde en 1498), *etc*»^[1]. Hérodote, en 445 avant JC, mentionne à propos de l'Inde «on y trouve des arbres poussant à l'état sauvage, dont le fruit est une laine meilleure et plus belle que celle des moutons. Les indiens tissent des vêtements avec cette laine d'arbre»^[2]. L'Inde reste le pays du coton et «l'une des images marquantes dans l'inconscient collectif est celle du Mahatma Gandhi filant le coton à l'aide d'un rouet. Cet objet chargé d'histoire en Inde est devenu l'icône centrale du drapeau national indien»^[3]. Au XVI^e siècle, les *indiennes* suscitèrent une passion ; mais lorsque la France voulut se lancer dans leur impression, *l'indiennage*, les soyeux de Lyon et les drapiers du Nord firent pression sur Colbert qui promulgua en 1686 un édit de prohibition ; elle dura 73 ans et fut désastreuse. Vers 1750, ce sont des protestants suisses qui organisèrent des implantations de fabrication d'indienne



à Nantes, Rouen, en région parisienne (toile de Jouy), ainsi qu'à Mulhouse qui a gardé depuis une vocation d'impression sur tissu.

Mais c'est en Angleterre, en particulier à Manchester, au milieu du XVIII^e siècle, qu'un bouillonnement d'idées a produit des inventions qui ont profondément marqué l'industrie cotonnière ; elles sont bien décrites par exemple dans la rubrique *Premiers entrepreneurs du coton britannique* de Wikipedia^[4]. On assista ainsi à une alternance de progrès respectivement en filature (*mule-jenny*), en tissage (*métier à tisser mécanique*) et en production d'énergie (*machine à vapeur*), car chaque invention améliorant une fonction créait un déséquilibre d'efficacité qu'il fallait combler. Ces inventions ont amené les artisans à devenir ouvriers dans des usines, ce qui a entraîné des changements sociaux considérables.

Puis, à partir de l'Angleterre, par achat de brevets, ententes et aussi espionnage, les autres pays d'Europe et les Etats-Unis ont créé leurs propres fabriques, restant cependant longtemps à la traîne. En France, au début du XIX^e siècle, des progrès ont été accomplis sous l'influence de Chaptal, à travers la *Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale*, mais Napoléon dès 1807 déclarait : « La France sera toujours obligée de tirer cette denrée de l'étranger. Le succès de cette branche, loin de rendre moins sensible la défaveur de la balance du commerce, tend encore à l'aggraver ».

Cependant l'industrie cotonnière est devenue pendant tout le XIX^e siècle la première industrie française. Dans cette période, comme auparavant en Angleterre, une sorte de spirale ascendante enchaîne les progrès des machines textiles, l'amélioration des débouchés des fabricants de machines, SACM par exemple, les moyens de communication. Le besoin de rentabiliser les machines à vapeur amène à concentrer les unités de production. Ces machines, petit à petit à partir de l'extrême fin du XIX^e siècle, seront complétées puis supplantées par l'électricité.

Mais cette industrie fut toujours vulnérable et sujette à des hauts et des bas, étant très sensible à tout ce qui touche clients et débouchés, conditions et coûts de fabrication, facilités d'approvisionnement et de livraisons, conditions politiques et commerciales à tous niveaux. Chacun de ces facteurs est important ; mais lorsque deux d'entre eux se réalisent dans le même sens, un phénomène de résonance se produit et l'effet peut être considérable, pouvant même tuer l'entreprise !

La Lorraine

Mettons maintenant en relief quelques particularités du textile lorrain, essentiellement vosgien.

Dès le XIV^e siècle, la Lorraine est un pôle de fabrication de tissus, à base de laine, de chanvre et de lin, disponibles localement. Vers la fin du

XVIII^e siècle, des filatures de coton et des tissages à bras sont fondés dans toute la Lorraine puis l'industrialisation commence petit à petit dans les hautes vallées des Vosges.

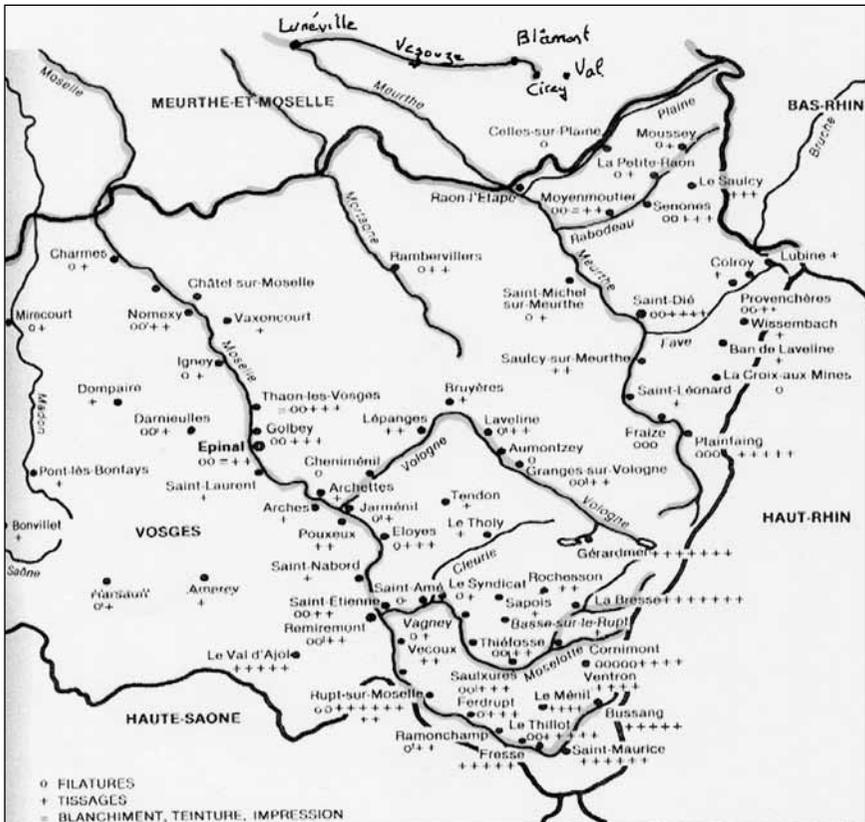


Les frères Marmod^[5] ont joué un rôle marquant dans la naissance de cette industrie juste avant la Révolution, époque où les manufactures lorraines occupent 4 800 ouvriers. Après la Révolution, créations et disparitions d'usines se succèdent. Le site Internet du Pays des Abbayes^[6] (la vallée du Rabodeau) résume bien l'histoire du textile vosgien :

1800-1850 : un essor rapide ; 1850-1914 : ralentissement puis âge d'or du textile vosgien ; 1914-1950 : deux conflits en 30 ans ; 1950-1980 : un lent déclin.

Ce site raconte l'implantation du textile dans les abbayes et châteaux de cette vallée et signale que ce sera le sujet du festival du Rabodeau en 2011. L'université de Toronto a mis en ligne le truculent ouvrage de Victor-Eugène Arduin-Dumazet *Voyages en France*^[7]. Il y explique qu'après la guerre de 1870, le marché français fut fermé pour l'Alsace et que ses industriels vinrent installer des usines dans les vallées des Vosges : « sur chaque rivière [...], on vit s'élever de belles usines. Des chemins de fer remontèrent les vallées. [...] Des villes ouvrières sont nées dans ces pays à peine fréquentés jadis. Les Vosges sont désormais une des grandes régions industrielles de France ». L'historien François Roth précise, dans *l'Histoire de la Lorraine*^[8], que « les liens avec l'Alsace restèrent longtemps étroits. Les usines vosgiennes continuèrent d'y recruter des ouvriers et des techniciens et d'y acheter des machines. Mais, sur le plan commercial, il fallut vite s'émanciper, car les droits de douane entre la France et l'Allemagne ne cessèrent de s'élever ».

L'industrie cotonnière française fut fortement familiale et chaque vallée des Vosges a été marquée par des grands patrons qui ont donné leur nom aux entreprises qu'ils ont créées (cf G. Poull^[9]) ; à toutes les générations, ils ont mené une gestion paternaliste et pris des responsabilités dans la vie de leur région ou de leur métier. Leurs entreprises ont longtemps survécu à de nombreuses épreuves grâce à cette assise locale et à leur opiniâtreté. **Moselle** : à Rupt-sur-Moselle : Laederich ; à Eloyes : Kiener puis Tenthorey. **Moselotte** : à Cornimont : Georges Perrin puis ses Héritiers ; à Saulxures : Géhin. **Vologne** : Walter-Seitz, Decouvelaere, Garnier-Thiébaud. **Mortagne** : à Rambervillers, Uxegney : Victor Perrin. **Meurthe** : à Fraize-Plainfaing : Géliot puis Léderlin ;



à Saint-Dié : Jules Marchal. **Rabodeau** : à Senones, Moyenmoutier, Moussey : Heywood puis Laederich. **Vezouze** : à Val-et-Châtillon, Cirey, Blâmont, Domèvre : Bechmann.

Après la guerre de 1870, il n'existait pas dans la région restée française de moyen pour blanchir et teindre le tissu. C'est ainsi que fut créée la Blanchisserie et Teinturerie de Thaon (BTT), de haute technicité, qui fut prospère jusqu'aux années 50 et contribua à faire d'Epinal, siège du *Syndicat cotonnier de l'Est*, le centre du textile lorrain.

Celui-ci a été profondément marqué par l'ère Marcel Boussac^[10]. Tyrannique, travailleur opiniâtre, à la mémoire exceptionnelle, perfectionniste, joueur dans tous les domaines, imaginatif, organisateur né, il montra d'extraordinaires qualités d'opportunisme, sachant rebondir sur les obstacles et les transformer à son profit.

Après avoir racheté l'industrie textile de la vallée du Rabodeau, il montra ses dons d'entrepreneur insatiable en rachetant presque toutes les sociétés cotonnières vosgiennes, entre autres au moment de la crise de 1929. En 1955, Marcel Boussac est à l'apogée de sa carrière et de sa fortune. Il emploie 25 000 personnes dans 65 usines et fréquente les grands de ce monde. « Les premières lézardes dans l'empire Boussac apparaissent à la fin des années 1950 et les failles ne vont cesser de s'agrandir jusqu'à la catastrophe finale. En 1970, près d'un millier de licenciements. En mai 1978, mise en règlement judiciaire de l'ensemble du groupe, dont Agache-Willot reprend la gestion. *Mr Marcel*, le géant déchu, a assumé jusqu'au bout, allant le plus loin possible dans les sacrifices financiers et dans sa responsabilité à l'égard de ses entreprises et des gens qu'il employait ». Puis en 1981 « Agache-Willot dépose son bilan et les fermetures d'usines vont se succéder jusqu'en 2000 ». Même les entreprises qui n'avaient pas été reprises par Boussac ne peuvent résister aux concurrences extérieures, aux libéralisations de marchés, aux perfides politiques de subventions. Les Vosges, qui avaient vécu une période faste malgré guerres et crises, sont gravement sinistrées. Les vallées se désertifient en dépit des efforts de réimplantation d'industries.

En ce qui concerne les friches industrielles, il ne reste plus grand-chose des usines textiles. Heureusement, les bâtiments de Val-et-Châtillon (presque complètement détruits) et Ventron, près de Cornimont, comme à Wesserling en Alsace, ont été dédiés à la conservation de la mémoire de cette industrie.

Le velours et sa fabrication en France

Le velours est un tissu. Mais lequel ?

Le mot *velours* est presque une onomatopée et vient du latin *villosus*, velu, il évoque la douceur, appelle à la caresse. Il désigne une **étouffe, rase sur l'envers et, sur l'endroit, couverte de poils dressés, très serrés, maintenus par les fils du tissu**. Dans le dossier de presse de l'exposition *2010 SAIC-Velcorex et la Passion du velours* à l'écomusée de Wesserling, on peut lire : « On le cisèle, on le gaufre, on le frappe, on le sabre, on le moire, on le façonne. Sombre et côtelé, il habille le prolétaire de sa robustesse et de sa chaleur ; moiré ou marié à l'or, il rappelle la magnificence et la volupté des étoffes d'apparat. Le velours apparaît chargé d'une mythologie qui traverse aussi bien l'histoire que les catégories sociales ». Employé pour les tentures et rideaux de scène comme pour les galons et bandeaux de képis de l'armée française, le velours est même utilisé dans l'industrie et l'agriculture, comme dans le *trieur de semences à rouleaux de velours*.

Ses variétés sont nombreuses, selon leur matière (soie, laine, lin, coton, éventuellement avec adjonction de textiles « modernes »), leur texture, leur

décoration ; on trouve 70 entrées «velours» dans le lexique de l'Institut français du textile : du *velours à la reine* au *velours à moustaches*. Je ne parlerai pas des moquettes velours ni des tissus-éponges appelés velours, ... tout ce qui est doux n'est pas velours ! Voici les velours de coton les plus répandus : le *velours côtelé* et en particulier *velours cinq-cents-raies*, *velours mille-raies*, *corduroy* appelé aussi *velours Manchester* (velours côtelé fin, mais le sens a été étendu à tout velours côtelé) ; le *velours lisse* ou *uni*, velours sans côtes ni motifs, qui peut aller du *velours fin façon soie* à la *velverette*.

Le velours, ses symboles et sa présence dans l'histoire

Le mot *velours* apparaît dans le titre de poèmes, chansons, livres (par exemple le roman de l'écrivain belge Georges Eekhoud *Voyous de velours* qui met en scène des skinheads). Il est au cœur de nombre d'expressions comme : *jouer sur du velours* ; *une main de fer dans un gant de velours* ; *c'est le petit Jésus en culotte de velours* pour évoquer la sensation d'un bon alcool dans la gorge ; *faire un velours* : au Québec, faire plaisir ; *Révolution de velours* en Tchécoslovaquie ; *bois de velours*, dans les pharmacopées orientales, agit comme tonique et contre les douleurs (il provient des panaches du cerf rouge et du wapiti) ; *fétichisme du velours* : pathologie qui entraîne des émotions extrêmes de nature érotique ; *velours de frappe* : en numismatique, une pièce avec son velours de frappe est une pièce qui n'a pas circulé, etc.

Des peintres ont soigné le rendu du velours, sa texture, ses reflets, qu'il soit uni et soyeux ou richement travaillé. Tels : Van Eyck (*Vierge au chancelier Rolin*), Rembrandt, van der Weyden, Rubens, et aussi Raphaël (*Jeanne d'Aragon*), Elisabeth Vigée-Lebrun (*La duchesse de Berry en robe de velours bleu*, 1824)... Henri-Charles Maréchal a représenté du velours chatoyant sur des vitraux de la cathédrale de Metz.

Des personnages célèbres ont porté du velours : des papes, Charles VII, François 1^{er}, Louis XIV et sa cour (la chapelle royale à Versailles en était riche), Napoléon 1^{er}, et, plus récemment, Aristide Bruant, Erik Satie, Rodin, Picasso, Fernandel, Jean Richard, et bien d'autres.

Le velours a probablement été inventé par les Chinois, qui l'appelaient *duvet de cygne*, puis transmis à la Perse. Et, selon l'Encyclopédie Universalis, c'est en Perse que «les Italiens le découvrirent et d'où ils l'importèrent. Déjà, en 1347, le Grand Conseil de Venise autorisait les veloutiers à se constituer en corporation. En France, ce n'est guère qu'à la fin du XVI^e siècle que l'on fut en mesure de le tisser». Il ne s'agissait d'ailleurs pas de velours de coton.



Le velours de coton apparaît en France, après 1760

Quelques rares entreprises et personnalités ont marqué l'histoire du velours de coton en France.

Amiens, Cosserat. Pour la première fois en 1766, le coton fut employé pour fabriquer le velours côtelé, de façon manuelle. Puis, issue du Lorrain Pierre Cosserat, une dynastie créa une société prestigieuse de fabrication de velours de coton qui dura deux siècles, les ouvriers d'Amiens jouant un rôle décisif dans la naissance du syndicalisme français (charte d'Amiens en 1906). Plusieurs autres sociétés ont fabriqué du velours de coton à Amiens. De plus, une importante activité de teinture, en particulier pour le velours de coton, s'est développée, comme la réunion de *SATAVA* (société anonyme de teinture et apprêts de velours d'Amiens, créée en 1911) et *Hubault*, qui a vécu jusqu'aux années 1990.

Rouen, Holker. Né près de Manchester, hostile à la couronne, Holker est condamné à mort et emprisonné à la tour de Londres d'où il s'évade, se réfugiant à Paris puis à Rouen en 1749. Il fonde à Darnétal une manufacture de velours de coton utilisant des techniques, machines et ouvriers qu'il ira lui-même chercher en secret en Angleterre, son séjour étant financé par une avance du Trésor Royal. 25 ouvriers sont choisis, de préférence catholiques, célibataires ; les protestants qui se convertissent reçoivent une pension de *nouveau converti*. Il s'agit de l'une des premières opérations d'espionnage industriel financé par l'Etat. La manufacture s'étend à Rouen mais s'éteindra en 1786.

En 1781, *Jean-Marie Roland de la Platière* écrit *L'art du fabricant de velours de coton*^[11] dans les *Descriptions des arts et métiers, faites ou approuvées par Mrs de l'Académie Royale des Sciences*. Il y donne une profusion de détails croustillants et précis et de superbes dessins, sur les techniques de tissage et de coupe, mais aussi sur tout ce qui concerne la préparation chimique du coton, la grosseur des fils, la teinture et les impressions, et même les prix et la commercialisation. Ce texte, inspiré des pratiques industrielles anglaises, fut une bonne base pour l'implantation de procédés en France, d'autant plus que l'auteur incita les entreprises à échanger leurs secrets de fabrication, ce qui globalement profita à toutes.

Roubaix, Motte et Bossut. En 1843, Louis Motte assisté de sa femme Adèle Bossut effectue plusieurs voyages en Angleterre pour comprendre les raisons de la supériorité des Anglais et fait construire une filature de coton sur le canal de Roubaix. La **première usine de velours fin de coton**, Motte-Bossut Fils, voit le jour en 1892 (six ans après celle des Ets Bechmann à Val-et-Châtillon) après signature d'un accord de transfert de technologie avec un fabricant allemand, la Berliner Velvetfabrick, qui s'est ainsi ouvert sur le marché français.

La fin de cette belle entreprise^[12] est malheureusement représentative de ce qui est advenu en France : les ravages de la guerre de 1914 puis une évaluation trop optimiste de l'avenir du velours, puis la survenue de la crise de 1929, suivie, trop peu de temps après, de la guerre de 1939, la mirent à mal. Le coup de grâce est arrivé à la fin des années 70 avec la crise du textile, entraînant le dépôt de bilan puis la mise en liquidation judiciaire en 1982. Deux ans plus tard, l'usine de filature Motte de Roubaix, avec sa façade crénelée et ses trois cents fenêtres, fut choisie pour accueillir le *Centre des archives du monde du travail*.



Une autre fermeture a été annoncée dans le journal l'Union/L'Ardennais fin 2008 : « Fermeture de Cosserat, un des plus anciens fabricants de velours. Une page s'est tournée pour le célèbre *velours d'Amiens* » ; en fait, dès 1965, mon père notait que Cosserat avait vendu son affaire à... Agache-Willot et qu'ils ne fabriquaient plus de velours. Il n'y a plus de fabriques de velours de coton en France.

Histoire de la fabrication du velours de coton aux Etablissements Bechmann

Présentation

Je vais maintenant évoquer l'histoire des Ets Bechmann, entreprise de filature, tissage, fabrication de velours qui était implantée à Blâmont, Val-et-Châtillon et les environs ; je la désignerai par ce nom indépendamment de ses changements de raison sociale. Un remarquable travail a été réalisé par un homme qui s'est pris d'affection pour ce pays, Roger Cornibé^[13]. Je le remercie pour son accueil et pour toute son étude sans laquelle cette histoire industrielle et humaine tomberait dans l'oubli ; et aussi pour la création en 1995 de l'association qui a fondé et entretient l'exposition permanente *Mémoire du textile*, implantée à Val-et-Châ-



tillon, grâce en particulier à l'appui de François Guillaume. Malheureusement, il n'y a plus à ma connaissance de personnes ayant travaillé aux Ets Bechmann capables de donner leur témoignage ni des détails techniques... Mon travail arrive trop tard !

Je fais de nombreux emprunts à l'ouvrage que R. Cornibé consacre à « *la Bechmann*, comme l'appellent encore les anciens ». Dans sa préface, le dernier gérant qui ait survécu, Robert Weill récemment décédé, donne une caractéristique de cette entreprise : son histoire est « familiale puisque, pendant 139 ans, en dépit de trois guerres et de trois occupations, notre société a été dirigée successivement par les descendants (directs ou par mariage) de ses fondateurs. Familiale aussi parce que, parmi les salariés, figuraient bien souvent plusieurs membres d'une même famille [...]. Quel que soit son poste de travail, chacun était fier de participer à la fabrication du *velours de Blâmont* dont la qualité et la réputation étaient telles qu'il était vendu dans les rayons *soieries* ».

La naissance : 1825 à 1870

Au début des années 1800, des tentatives de création d'ateliers de filature ou tissage fleurissent dans la région du Donon.

- C'est en 1825 que les frères Lemant, dont Abraham, installent à Blâmont une petite industrie de tissage à bras, faisant travailler à domicile des ouvrières tisserandes^[14]. Quelques années après, « on groupe les ouvriers d'un même village, qui travaillaient dans une chambre servant d'atelier sous la direction du plus habile d'entre eux »^[15]. Puis les étapes se succèdent :
- en 1835, les frères Lemant installent à Petitmont, qui jouxte Val, un « établissement à parer le fil ».
- en 1852, construction d'un tissage mécanique, bâtiment à sheds (toiture en dents de scie avec un versant Nord vitré), et regroupement des activités. Les arguments du choix de Val, en plus de ceux ayant motivé toutes les implantations vosgiennes, sont l'existence de moulins, capables de fournir de l'énergie, et le tout nouveau canal de la Marne au Rhin. Les frères Lemant et leur personnel s'efforcent continuellement de perfectionner leurs machines, mues par la force hydraulique complétée par une machine à vapeur chauffée les premières années au bois puis à la houille. En 1855, le tissage emploie environ 250 ouvriers. « La commune accorde aux ouvriers qui s'installent les mêmes droits qu'aux anciens : affouage, école gratuite, etc. »^[16].
- la prospérité de l'entreprise passe par des hauts et des bas. Quand la situation se dégrade, on déplore des pertes de salaire horaire et des pertes partielles ou totales d'heures de travail ; il arrive que le maire propose aux ouvriers chômeurs des travaux de voirie. Quand la situation s'améliore, on investit. Depuis 1841,

une loi régleme le travail des enfants : interdiction du travail de nuit pour les enfants de 8 à 13 ans, limitation de l'horaire journalier à 8 heures pour les enfants de 8 à 11 ans, à 12 heures pour les autres.

- en 1855, ouverture d'une teinturerie.
- en 1860, création d'une filature de coton, dans un bâtiment à deux étages. On parvient à une usine intégrée et à peu près autosuffisante, sous le nouveau nom de *Lemant* (Lucien, fils d'Abraham), *Veil* (Gustave, gendre d'Abraham) *et Cie*, dont le siège est à Blâmont. Le personnel est surtout féminin et on commence à construire des logements d'ouvriers, avec un jardin pour qu'ils puissent continuer à vivre en partie de leurs cultures.

On construit un canal d'aménée qui améliorera la force motrice, ce qui creuse les finances ; mais en 1870, la situation s'améliore grâce à l'accroissement des ventes et à l'ouverture de la ligne Avricourt, Blâmont, Cirey (ABC), Avricourt étant sur la ligne Paris-Strasbourg ; elle fonctionnera jusqu'en 1969.



De 1870 à 1886 : la guerre et ses suites

Malheureusement, cette amélioration est de courte durée : dès juillet 1870, l'usine doit presque s'arrêter et ne reprendra qu'après le traité de Francfort (1871) qui met fin à la guerre ; tout est à réorganiser. La frontière franco-allemande, rectifiée pour que le parcours de l'ABC reste sur le territoire français, est toute proche, mais Blâmont, Cirey et Val sont du côté français et feront partie du nouveau département, la Meurthe et Moselle, créé en mai 1872. Malgré un marché encombré par un déstockage rapide par les industries annexées, Lucien Lemant participe au financement de la Teinturerie de Thaon. En 1877, la raison sociale devient *Isay, Bechmann, Veil et Cie* après l'entrée dans l'équipe dirigeante des deux gendres polytechniciens de Gustave Veil : Mayer Isay et Edmond Bechmann, mon arrière-grand-père. Toujours selon R. Cornibé, en 1878, la filature comprend 11 416 broches et fabrique mensuellement 290 000 kg de fil, dont une petite partie est vendue à l'extérieur, tandis que le tissage comporte 250 métiers qui fournissent mensuellement 150 000 kg de tissu ; l'effectif est de 450 personnes dont 100 mineurs. La gamme des tissus est large : toile, cretonne, triplure, percale pour mouchoirs, différentes variétés de piqué, éponge, tissus d'ameublement. La vente des produits ordinaires est difficile, seuls les produits haut de gamme trouvent des débouchés, dont un

peu à l'exportation. Mais le monde industriel subit « une crise financière qui aboutit à abolir le libre-échange ».

En 1884, « l'entreprise devient une société en commandite par actions, statut qui concilie le maintien d'une direction familiale et une ouverture sur le marché des capitaux »^[13]. Son nom est alors Isay, Bechmann, Zeller et Cie, pour devenir Bechmann et Cie en 1900.



Le dernier directeur général de la société, André Veil (sans rapport direct avec le précédent), a retracé une *Vie de Bechmann de 1884 à 1965 à travers les comptes rendus successifs de ses assemblées générales*^[17]. Nous y ferons souvent référence (par *Vie Bechmann*).

De 1886 à 1921 : début de l'ère du velours de coton et première guerre mondiale

Edmond Bechmann, gérant, pense qu'un débouché prometteur serait le velours fin de coton (uni), produit en Angleterre et en Allemagne mais pas en France, contrairement au velours côtelé, produit par Cosserrat à Amiens depuis 1794. R. Cornibé raconte : « il n'hésita pas à franchir en personne la Manche et à se faire embaucher comme ouvrier dans une usine de velours. [...] Après quelques mois d'espionnage industriel, de retour en France accompagné d'un technicien anglais, M. Bechmann implantait, dès 1886, une fabrication entièrement nouvelle : celle du *velours de coton fin façon soie* ». Dans *Vie Bechmann*, est mentionnée une AG extraordinaire début 1886, pour « rattacher à la filature et au tissage l'industrie de la teinture et des apprêts en vue de monter l'article *Velours* » ; il faut perfectionner les métiers à tisser, créer et équiper des ateliers de coupe à Blâmont (puis dans la région : Badonviller, Ogéviller, Ancerviller, Harbouey, Domèvre), etc. L'entreprise se développe, l'effectif atteignant 600 en 1888.

A l'AG de 1887, la Conseil de surveillance vote des félicitations à la gérance « pour les résultats acquis (bon rendement et bon fini) en velours lisse, pour lequel nous sommes les premiers en France ». Un ingénieur des Arts et manufactures a été recruté pour diriger la teinturerie : René Veillon. Citons encore à son sujet R. Cornibé : les dirigeants de la société « trouveront en la personne de René Veillon un homme convaincu de cléricisme mais de surcroît profondément antisémite ». Il sera élu maire en 1896.

Les difficultés commerciales ne manquent pas et sont très liées au concurrent le plus puissant, l'Angleterre ; mais une protection douanière renforcée et une grève de longue durée en Angleterre en 1893 permettent à l'entreprise de déstocker et de renforcer sa productivité. « Les manufacturiers de la région décident de fonder une association en vue de trouver de nouveaux débouchés à l'étranger et surtout dans nos colonies ». Elle deviendra je pense la *Société d'Exportation du Nord et de l'Est*. La spécialité *velours uni* permet à l'entreprise, pendant plusieurs années, de résister à la crise de l'industrie cotonnière et à l'augmentation du prix de la houille et du coton. La création en 1892 de l'usine de velours fin Motte-Bossut Fils à Roubaix pourrait constituer un danger, ce qui ne semble pas avoir été le cas, peut-être parce qu'elle a promu la mode du velours fin en France.



qu'une concurrence commerciale, les deux établissements fabriquant des produits différents»^[18].

C'est dans ses locaux que se tient maintenant *Mémoire du textile*.

En 1907, l'AG fait ressortir un résultat exceptionnellement brillant dû à la reprise des affaires du coton dans le monde et à l'effet des améliorations techniques de l'usine. A l'Exposition internationale de Nancy en 1909, devant le stand de la maison Bechmann dans le Palais des textiles (décoré de panneaux de Gruber), Louis Lafitte, Secrétaire Général de la Chambre de Commerce, Directeur de l'Exposition, souligne que cette société est l'une de celles dont l'évolution a été la plus rapide dans ces 40 dernières années.

Puis, après avoir vanté le caractère didactique du stand, il ajoute : « De 1870 à 1910 le nombre de leurs ouvriers est passé de 250 ou 300 à 800 ou 900, la force motrice de 300 à 800 Cv, la surface couverte de 16 000 à 45 000 m², les salaires de 170 000 à 800 000, la valeur des produits fabriqués de 2 200 000 à 7 000 000 [...]. La teinturerie représente 1 500 000 F et l'exportation, branche nouvelle aussi, un demi million ». En 1912, après la mise en service d'un deuxième tissage, les ateliers de tissage s'étendent sur une longueur de 550 mètres.

« En 1902, dans le contexte de l'affaire Dreyfus, Mr Veillon démissionne et, avec un certain nombre de membres du personnel, fonde la *Société Cotonnière Lorraine* sur un terrain limitrophe [...]. La création d'une usine textile aussi proche engendra une animosité de voisinage plutôt

Cette période faste durera jusqu'en 1914, les risques de creux étant compensés par les progrès techniques et surtout par le succès du velours. La guerre intervient alors. Dans ses notes^[14] sur la guerre, Camille Masson, chef comptable, donne de nombreux détails sur les événements qui surviennent à Blâmont et dans la proche région. Dès le matin du 1^{er} août 1914, une partie du personnel a été appelé et le train ABC est arrêté. Il témoigne : « Je me rappelle Monsieur E. Bechmann engageant le personnel restant à mettre tout en ordre afin que, si les Allemands viennent, ils ne puissent dire que l'on s'est sauvé ». Et la mobilisation générale est proclamée ce même jour. Après les premières échauffourées, selon Camille Masson : « Comme le laissait prévoir le détachement de cavalerie allemand, le soir du 8 août, nous vîmes arriver les Allemands en nombre, des Bavarois. Ils donnèrent aussitôt l'ordre de laisser les portes des maisons ouvertes et de placer une bougie allumée sur les fenêtres ; ce fut alors la terreur. [...] De nombreux habitants sont fusillés. Après des bombardements, d'abord par les Français puis par les Allemands, le 14 août ceux-ci se retirent après avoir pillé et brûlé nombre de bâtiments. On put à nouveau rentrer dans les bureaux et magasins. [...] Tout avait été fouillé, les registres déchirés ». Les coffres-forts ont été forcés et vidés.

Mais « l'ennemi revient en force le 23 août et l'usine cesse toute activité. Les réquisitions reprennent avec arrogance et brutalité. [...] Les machines sont démontées et dirigées vers l'Allemagne avec tout le matériel et les produits finis ». Les archives englobant la période de 1825 à 1914 sont détruites. Val aura été occupé du 6 au 14 août 1914, puis à partir du 23 août jusqu'à l'armistice en 1918. Seuls subsistent les murs extérieurs des usines et des pièces de tissus déposées avant la guerre dans divers lieux plus sûrs à Thaon, au dépôt de Paris et à Amiens. Et le personnel a payé un lourd tribut.

Commence alors un travail acharné pour reconstruire et reconstituer des moyens de production. Dans l'éloge funèbre d'Edmond Bechmann prononcé à l'AG suivant son décès (en 1926), son co-gérant Ernest Caen vantera son formidable labeur et notera qu'après s'être résigné à quitter l'uniforme un peu avant la fin de la guerre, il avait hâté la reprise de l'activité en « rassemblant peu à peu les éléments épars de la comptabilité, collationnant tous les renseignements susceptibles d'aider à la reconstitution de notre société, allant même jusqu'à improviser à Courbevoie dans des baraques de fortune un petit atelier de velours avec des débris de matériel qu'il avait obtenu, du commandement français, d'aller rechercher jusque sous le feu même de l'ennemi ». Mais « il faudra attendre 1921 pour que résonne à nouveau dans le village la sirène si caractéristique rythmant les entrées et les sorties de l'usine ». La dénomination de la société devient définitivement *Anciens Ets Bechmann* (AEB). Elle doit faire face à une pénurie de main-d'œuvre, de nombreux hommes ayant disparu et un

exode étant constaté vers les villes ; elle est encore aggravée par la promulgation de la *loi des 8 heures* en 1919. Les AEB font alors appel à de la main d'œuvre étrangère (Italiens, Yougoslaves, Polonais).

De 1921 à 1939 : la vogue du velours

En 1922, les gérants sont Edmond Bechmann, Ernest Caen (son gendre, mon grand-père) et André Veil (gendre de feu l'autre gendre Victor Léon). A Edmond Bechmann, qui était entré à la chambre de commerce de Nancy en 1891, y succède Ernest Caen en 1922. Il le suivra de peu dans la mort, en 1928 et le représentant de la chambre à ses obsèques, Antonin Daum, note qu'« il accepta de faire partie de notre commission des douanes et affaires coloniales et nous fit entendre [...] des rapports qui restent parmi les documents les plus décisifs de nos archives : la culture du coton et le régime douanier dans les colonies, le régime de l'admission temporaire, la vulgarisation du chèque ». Contrairement à la situation générale en France, les années 1923 et suivantes marquent une évolution favorable due à la qualité de l'outil de production, à la vogue du velours et, en 1925, à la dévaluation du franc. Mais en raison du coût de la vie la situation des ouvriers est difficile ; malgré les essais de l'Union Départementale des Syndicats et de la CGT pour syndiquer les ouvriers, ils y restent réfractaires.

A partir de 1929, dans la crise générale, les résultats continuent à être bons. En 1930, la mode est au velours imprimé, ce qui est favorable. Cependant, fin décembre 1934, devant la menace d'aggravation du chômage, les représentants syndicaux demandent à la ville « de prévoir des travaux communaux pour les chômeurs les plus nécessiteux. Dans l'esprit des syndiqués, il est plus conforme à la raison et à la dignité humaine de donner du travail rétribué plutôt que de faire une aumône humiliante à des ouvriers dont la volonté est de travailler »^[16]. Le Front populaire touche toute la France ; les rapports d'AG de 1936 et 1937 soulignent deux grèves avec occupation d'usine qui aboutissent à la signature d'une convention collective à Epinal et à l'application des 40 heures avec 15 jours de congés payés et des augmentations de salaires. L'année 1938 est encore correcte. « Les ventes sont assurées par un réseau de représentants qui couvrent tout l'hexagone et l'Algérie ; à Paris fonctionne un bureau commercial avec un petit dépôt »^[18]. A cette époque commence la fabrication de tissu pour ruban de machine à écrire et surtout de toiles pour parachutes. Le livre de R. Cornibé donne un inventaire de la société en mai 1939. Puis surviendra la guerre !

La seconde guerre mondiale

« Dès le début des hostilités, un stock de velours a pu être déposé à Roubaix et à Amiens, quelques pièces sont placées près d'Argenton-sur-Creuse, mais on estime que les 90% de la marchandise fut emportée ensuite par les Allemands ». Les dirigeants et la plupart des cadres sont mobilisés et décident la fermeture de l'usine. Mais « à Noël 1939, André Veil est de retour à Val, sur affectation spéciale, pour assurer la fabrication d'une commande provenant du Ministère des Armées ». Le 22 juin 1940, après l'armistice, en tant que Juifs, les dirigeants ne peuvent que décider de quitter la région et, après des péripéties diverses et hasardeuses avec leurs familles, ils se retrouvent en septembre à Grenoble où est transféré provisoirement le siège. Les deux directeurs d'unités, restés sur place, assurent avec courage et audace une marche réduite des usines.

Pendant ce temps, avec une activité très réduite de vente de velours sur le stock d'Argenton, la direction essaie de faire survivre l'entreprise en zone libre. L'AG de 1939 a lieu à Paris, celle de 1940 est repoussée à juin 1941 à Grenoble et il y est dit que « vu les difficultés de toutes sortes provenant des mesures appliquées en zone occupée contre les entreprises dites *entreprises juives* [...], les installations en zone occupée ont dû être dotées d'un administrateur provisoire » ; heureusement, celui-ci fut Monsieur Motte de Roubaix, concurrent loyal et de bonne volonté. Cette AG ordinaire est suivie d'une AG extraordinaire ; mais pendant celle-ci, « intervention du directeur général à Lyon de l'*aryanisation économique* accompagné du commissaire de police, agissant sur ordre du préfet de l'Isère pour notifier la décision du commissaire général aux questions juives de Vichy, qui interdit la tenue de l'assemblée ». Tout à l'inverse, un membre exceptionnellement courageux du personnel lorrain, Alphonse Parmentier, se démène pour sauver tout ce qui est possible, cacher des biens des personnes parties et transmettre des documents et du petit matériel à Grenoble.

De 1945 à 1965 : la fin

Les deux AG suivantes se tiendront à Grenoble en septembre 1945 et mars 1946. On y statuera sur la remise en route, et sur le fait qu'un gérant absent pendant plus d'un an sans que son sort soit connu de façon certaine ne possède plus la qualité de gérant... mon oncle Pierre Caen, résistant, déporté sans retour avec toute sa famille. On déplore la déportation, le décès ou la détérioration de santé de nombreux membres du personnel et du conseil de surveillance. On fait le compte des dégâts : les bâtiments ont été endommagés, peu de machines ont disparu mais toutes ont été abîmées. Le directeur de l'usine et celui de la teinturerie reconstituent l'unité de production, mais le personnel manque ainsi que le coton, et l'alimentation en électricité est intermittente.

Les AG à partir de 1947 auront lieu à Nancy où le siège a été transféré. Celle de 1948 souligne que la société est encore loin d'avoir retrouvé l'assise d'avant-guerre malgré de gros efforts pour développer production et exportation. Je cite maintenant Robert Weill, dernier co-gérant avec André Veil et mon père Etienne Caen : « Le règlement des dommages de guerre est étalé dans le temps et surtout, pour les marchandises, ils sont calculés sur la *valeur 1939 hors marges* : en trésorerie, la perte est considérable. Ceci explique pourquoi la modernisation [...] ne peut se réaliser qu'au fur et à mesure des années 50 »^[18]. A de rares périodes près, l'industrie cotonnière est en crise et la situation des Ets Bechmann se dégrade globalement. « Le tissage de Val produit des articles fins de lingerie et des tissus à usage industriel. Le *velours de Blâmont* jouit d'une grande réputation à Paris et Lyon, où il complète des collections de soieries. C'est également le cas à l'étranger. [...] A partir de 1955, à côté du velours, s'ajoute la fabrication de suédine »^[18].

Des efforts considérables d'amélioration de l'équipement, de recherche de nouveaux apprêts et l'association à une campagne publicitaire nationale n'empêchent pas le déclin. C'est encore Robert Weill qui explique les raisons principales de la disparition des AEB, outre la perte des marchés d'Indochine et la baisse de ceux du Maghreb : « D'une part, certains pays importateurs deviennent producteurs, voire même exportateurs. D'autre part, la maille en constant développement concurrence les articles *chaîne et trame* et les fibres synthétiques remplacent de plus en plus les fibres naturelles. [...] En plus, les velours unis sont gros consommateurs de main d'œuvre et se prêtent mal à la confection industrielle [...]. En 1963, soucieux de cette évolution négative, le conseil d'administration propose à l'AG la dissolution anticipée, proposition acceptée à l'unanimité. Il est décidé de vendre les 50 000 m² couverts et le matériel de l'usine de Val, les logements ouvriers et les immeubles professionnels de Blâmont à la *Filature de la Moselle*, filiale de la Société Quéval de Rouen, le plus important fabricant français de chemises et pyjamas. Le prix de cession est volontairement modeste, car en contrepartie l'acquéreur s'engage à conserver les 300 ouvriers, avec leur ancienneté et leur contrat de travail, quitte à en former certains pour un atelier de confection à créer [...]. Cet engagement fut tenu, au moins dans l'immédiat, avec subventions de l'Etat. Après que les stocks aient été vendus, que les employés du siège et les cadres de l'usine aient retrouvé un emploi, les *Anciens Etablissements Bechmann* cessent d'exister au printemps 1965. Conformément à la législation, les archives ont été déposées aux Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle à Nancy ».

L'usine rachetée par Quéval ferme définitivement ses portes fin 1976 et celle qui a fait suite à la *Société cotonnière Lorraine* disparaît en 1978. La population de Val, qui était de 1568 en 1936, de 1243 en 1946, de 1396 en 1962 était en 1992 tombée à 690. La décision de cession, difficile à prendre en 1963, aura été clairvoyante au vu de ce qui est advenu au reste de l'industrie du coton, et

en particulier à la crise survenue à la fin des années 70, aggravée par de fortes importations de velours d'Amérique.

Un peu de technique

Les sources d'information sur les techniques du coton

Elles sont nombreuses et utilisent un vocabulaire spécialisé assez indigeste. En ce qui concerne le velours, on trouve des développements sur les velours de soie, en particulier dans *l'Encyclopédie*, mais très peu, à part Roland de la Platière, sur le velours de coton. Et je n'en ai pas trouvé dans les documents familiaux en ma possession. Dans la région, trois musées ou expositions présentent de façon vivante et claire les techniques du coton (mais peu du velours) : le *Musée du textile des Vosges* à Ventron, *Mémoire du textile* à Val-et-Châtillon et, en Alsace, l'Ecomusée textile de Wesserling.

Le coton

Citons la CNUCED (Conférence des Nations Unies pour le Commerce Et le Développement)^[3] : « Herbacé ou ligneux, le cotonnier pousse dans les régions tropicales et subtropicales arides. [...] A la floraison apparaissent de grandes fleurs [...], puis se développent des capsules aux parois épaisses et rigides. A leur ouverture, ces capsules donnent naissance à des graines et à des bourres recouvertes d'une houpe de fibres blanchâtres et soyeuses pouvant mesurer de 2 à 5 cm de long, [...] dont la surface fait apparaître de fines dentelures qui leur permettent de s'accrocher les unes aux autres ».



C'est ainsi que lorsqu'on prend en main une touffe de coton, on peut en tirer des fibres, les tortiller en les mettant bout à bout, recommencer, ... et ainsi faire à la main du fil de plus en plus long et fin (démonstration au musée de Ventron). Après leur récolte, les fibres de coton sont séparées des capsules, triées et battues avant d'être très fortement pressées pour obtenir de grosses balles pour l'expédition (de l'ordre de 300 kg).

Les qualités d'un coton sont d'abord la longueur des fibres mais aussi maturité, filabilité, résistance, couleur et propreté ainsi que des critères économiques, commerciaux ou politiques. Si le coton est tellement utilisé, c'est qu'il possède les qualités inégalables que l'on connaît. A Nancy, Henri Braconnot (1780-1855) a effectué des études de chimie végétale sur le coton et la nitrocellulose,

comme l'expliquent Corinne Becq et Pierre Labrude dans la *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2003, Vol 91.

Le coton est un composant important et sensible de l'économie mondiale, d'abord parce que son utilisation dans l'habillement est fondamentale pour de nombreuses populations, et aussi parce que sa culture, sa récolte, son transport, son utilisation - dans le coton, tout est bon - sont de la plus haute importance dans la vie d'un nombre considérable d'individus et dans l'économie et la politique mondiales, comme le montre Erik Orsenna dans son livre *Voyage aux pays du coton (petit précis de mondialisation)*^[19]. Chine, Etats-Unis, Inde, Egypte, Afrique subsaharienne, Ouzbékistan, Pakistan et maintenant Brésil sont globalement les principaux producteurs, mais cette liste subit des variations en fonction des guerres, des politiques, ... En Afrique de l'Ouest et du Centre, ce sont plus de dix millions de vies qui dépendent de cette production. Aux Etats-Unis, « le XVIII^e siècle a vu naître les grandes plantations en Caroline, Louisiane, Floride et Géorgie, les *États cotonniers*. Avec comme terrible corollaire le système esclavagiste »^[20]. Pour rendre le travail un peu moins pénible, les esclaves noirs le cadençaient au son des work songs, qui ont inspiré le blues qui a été une des origines du jazz ; un de ses hauts lieux ne fut-il pas le Cotton Club ?

Malheureusement, la production du coton est gravement préjudiciable à la nature : le cotonnier est sujet à de nombreuses maladies et aux attaques des insectes et acariens, d'où un usage intensif de pesticides qui s'ajoutent aux engrais ; l'irrigation entraîne une forte consommation d'eau (voir l'assèchement de la mer d'Aral). Erik Orsenna^[19] livre des récits édifiants sur les manœuvres socio-économiques à l'intérieur et entre les pays, montrant à quel point le marché du coton est truqué : déséquilibres dans les subventions, les moyens de recherche et donc d'adaptation ; problèmes liés à la privatisation ; exploitation des ouvriers ; sacrifice des cultures traditionnelles au bénéfice des OGM qui permettent de rendre les plants résistants, d'obtenir du coton ayant telles ou telles qualités, de le faire croître et mûrir dans des périodes complémentaires de celles des cultures vivrières, mais augmentent la vulnérabilité aux fléaux non prévus. Michel Fok, chercheur au CIRAD^[1], se demande comment faire coexister les filières de production de coton traditionnel, biologique, équitable, génétiquement modifié, fibres naturellement colorées, etc.

En ce qui concerne son emploi, un rapport de conjoncture sur l'industrie cotonnière de 1950^[21] indiquait qu'à partir de l'installation dans la région d'Amiens en 1773 des premières machines à filer le coton, il n'a cessé de se développer en France. Et si la croissance n'est plus là, l'importance subsiste.

La filature

Michel Hachet, dans sa jolie communication d'*Archéologie des techniques de filage*^[22], rend hommage aux fileuses qui chez elles filaient sans répit, avec quenouille, fuseau, rouet. On peut aussi trouver une savoureuse présentation du filage dans l'Encyclopédie (1729). Mais les temps ont changé et ce qui nous occupe ici, c'est la filature industrielle ; du coton brut au fil, la route est longue, les étapes nombreuses (CNUCED^[3]).

Après passage dans un *brise-balles* puis une *nettoyeuse-batteuse*, le coton est traité dans différentes machines constituées de grands rouleaux, les uns à pointes métalliques et d'autres en caoutchouc, tournant à des vitesses élevées ; ainsi le *cardage* a pour but de séparer les fibres, de les peigner, les paralléliser, les nettoyer ; se forme un *voile de carde* large qui ensuite est rassemblé en des *rubans* ; deux machines successives, le *banc à broches* puis le *renvideur* (ou *métier à filer*), vont ensuite étirer et tordre ensemble plusieurs rubans pour donner des *bobines de filés*. Le fil fabriqué possède diverses caractéristiques de finesse, solidité, souplesse, ... et est destiné soit au tissage dans l'entreprise soit à la vente.



L'importance d'un atelier de filature se mesure en *nombre de broches* des renvideurs. En 1950, un établissement moyen comptait 50 000 broches et produisait 750 kg de fil par heure^[21]. C'est beaucoup... mais, depuis, cela a fort augmenté grâce à des progrès techniques considérables ! L'ensemble de l'industrie

française comptait alors 9 millions de broches dont près de la moitié dans le Nord-Est, suivi par le Nord et la Normandie.

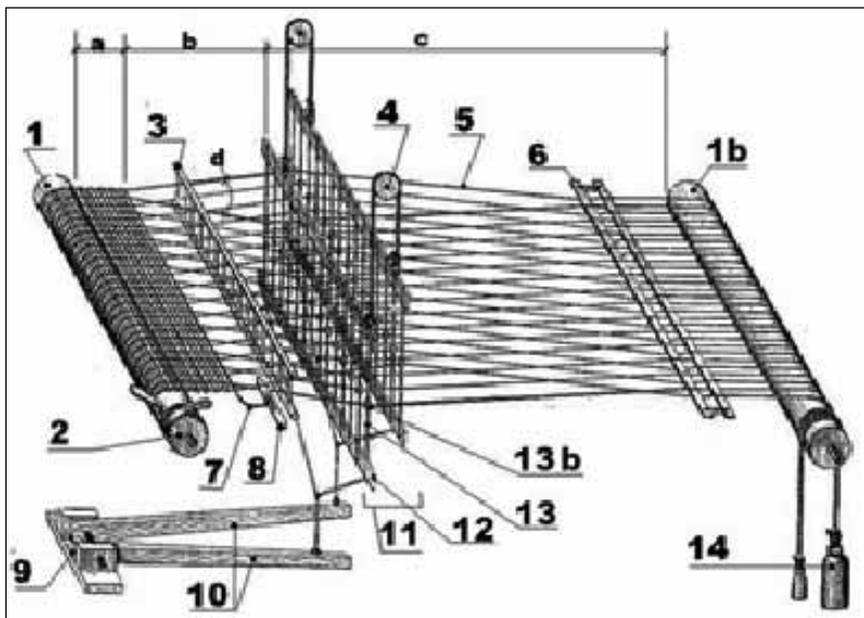
La préparation au tissage

Un tissu est formé du croisement de deux ensembles de fils : la *chaîne*, qui formera la longueur du tissu (parallèle à la lisière), et la *trame*, qui formera sa largeur. Les bobines de filés, après divers traitements physico-chimiques, sont enroulés sur de grands rouleaux appelés *ensouples*, pour former les fils de chaîne à l'entrée du métier à tisser ; cet étalement est fait sur une machine spectaculaire, *l'ourdissoir*.

A son entrée, se trouve un grand râtelier sur lequel sont enfilées autant de grosses bobines de fil (pouvant atteindre 4 kg) qu'il y aura de fils de chaîne (couramment 6 000 fils !). Par ailleurs, le fil qui sera la trame est enroulé sur des *canettes*, petits cylindres qui formeront le réservoir de fil entraîné par la navette.

Le tissage

Le tissage s'effectue sur des *métiers à tisser*. Ils sont maintenant très mécanisés mais le schéma de ceux des années 1950 est représentatif. Il comporte principalement (cf. *Métier à tisser horizontal* dans Wikipedia) :



- 1b - L'*ensouple arrière*, rouleau à partir duquel se déroulent les fils de chaîne.
- 1 - L'*ensouple avant*, rouleau qui emmagasine l'étoffe tissée.
- 13 - Les *lisses* : aiguilles métalliques percées chacune d'un *chas* par lequel passera un fil de chaîne.
- 11 - Les *harnais* : cadres qui portent des lisses et qui sont actionnés en un va et vient de haut en bas, grâce aux *pédales*.
- 8 - La *navette*, portant la *canette* : élément de bois, aux extrémités façonnées en pointe, qui permet d'insérer le fil de trame d'un bord à l'autre du métier. Dans les métiers modernes, il n'y a plus de navettes et la trame est projetée par air comprimé.
- 3 - Le *peigne*, qui permet surtout de tasser le fil de trame qui vient d'être passé.

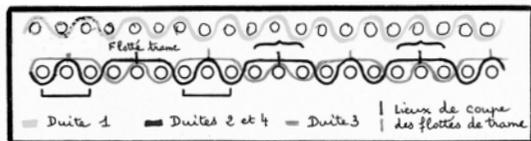


Le principe du fonctionnement est simple : les fils de chaîne sont tendus entre les deux ensouples, chaque fil passant dans le chas d'une lisse. Dans les cas simples, un fil sur deux est enfilé dans une lisse d'un harnais et l'autre dans une lisse de l'autre. Quand un harnais est levé, entraînant certains fils vers le haut, l'autre reste baissé, entraînant les autres fils vers le bas ; s'ouvre ainsi un espace, appelé *foule*, dans lequel passe la navette ; la portion de trame qui est alors insérée d'une lisière à l'autre est appelée *duite*. Après chaque passage de la navette, la nouvelle duite est pressée contre le tissu par le peigne. Et ainsi de suite, tout cela allant très vite. Pour mettre le métier en état de fonctionner, il faut effectuer une opération délicate et coûteuse en temps, le *rentrage* consistant à enfiler les fils de chaîne dans les chas des lisses.

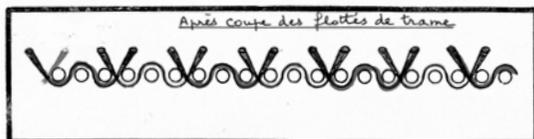
L'*armure* : le tissu le plus simple, la toile, est tissé en passant le fil de trame au-dessus des fils de chaîne pairs et en dessous des impairs, et l'inverse au rang suivant. Mais ce n'est pas l'unique schéma possible : l'*armure* d'un tissu décrit la façon dont se croisent les fils de chaîne et de trame. Lorsqu'une duite (càd un fil de trame) passe sur ou sous plusieurs fils de chaîne contigus, c'est un *flotté de trame*. On pourrait s'étendre longuement sur l'armure, et citer la publication du mathématicien Edouard Lucas, *Application de l'arithmétique à la construction de l'armure des satins réguliers* (Paris, Rétaux, 1867), qui traite des problèmes posés par l'armure en termes de divisibilité des nombres entiers. L'armure implique la façon dont les fils de chaîne doivent être enfilés dans tel ou tel harnais ; pour les armures compliquées, en particulier le velours, on devra faire fonctionner plus de deux harnais. Le *métier Jacquard* utilisait une série de cartes perforées, reliées entre elles et fermées en un anneau, pour guider les crochets soulevant les lisses, ce qui économisait du travail manuel et permettait d'exécuter des armures compliquées. Maintenant, c'est l'informatique qui régit tout le fonctionnement des harnais et du passage des duites..

Tissage et coupe du velours de coton

Le tissage du velours repose sur une armure spéciale comportant des flottés (destinés à être coupés) ou des boucles. On peut aussi tisser simultanément au-dessus l'une de l'autre deux pièces avec des fils les reliant, puis les séparer par coupe de façon à obtenir deux tissus de velours.



○ : fils de chaîne

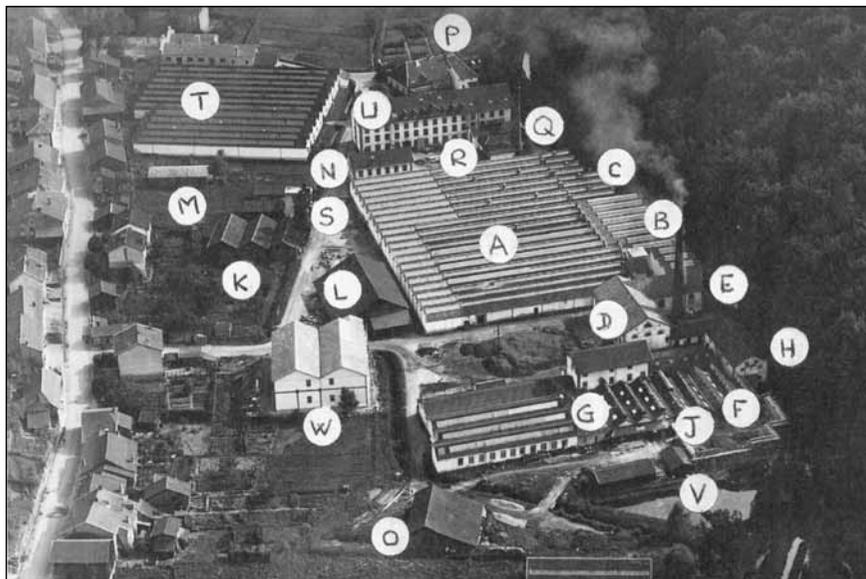


Le velours de coton est presque toujours un *velours trame* : à la suite du tissage, on obtient un tissu, appelé *chef*, comportant des flottés de trame qui, une fois coupés, constitueront les poils. L'armure est telle qu'il y ait un entrelacement suffisant pour que les poils ne se détachent pas !

La *coupe* se fait dans un atelier spécifique, après des traitements préparatoires et à l'aide de lames finement aiguisées qui parcourent des chemins parallèles à la lisière. A la suite du tissage et de la coupe il faut procéder à une série de traitements destinés à améliorer l'état de surface et éventuellement teindre, ce qui était souvent confié à la BTT de Thaon, ou faire imprimer, ce dont Mulhouse a gardé longtemps la tradition.

Les velours chaîne (de soie, de laine,...) sont fabriqués de façon très différente du velours trame et les rangées de poils ou de boucles, perpendiculaires à la lisière, sont obtenues directement au fur et à mesure du tissage grâce à des fers coupants passés entre certaines duites.

Le livre de Roger Cornibé donne un plan du site de Val-et-Châtillon, qui montre bien les composantes de la société :



A : filature avec batteur, cardes, bancs d'étirage, peigneuse, bancs à broches, renvideurs, humidificateur-ventilateur ; **B** : préparation au tissage avec ourdissoirs, matériel d'encollage, 75 ensouples d'ourdissage, 105 ensouples de 162 cm, 242 de 112 cm, etc. ; **C** : tissage du velours (66 métiers) et magasin de

rouleaux ; D : chaufferie ; E : encollage du velours écru avant la coupe, magasin à fécule ; F : machine à vapeur et différentes installations pour griller et refroidir le velours ; G : machines à couper le velours côtelé, à brosser le velours, tondeuses, teinturerie et apprêts, séchoirs, atelier de pliage, échantillonnage, laboratoire ; H : séchage pour le velours noir ; I à R : différents magasins et habitation du directeur ; S : centrale électrique, transformateurs, moteur de secours ; T : tissage ; U : atelier mécanique et forge, utilitaires électriques, bureaux ; V : dépôt de déchets gras ; W : magasin à coton ; 2 cheminées de 21 et 25 m, conciergerie.

La vie des ouvriers à l'usine

Le tableau que j'ai tracé de la filature et du tissage rend mal compte de l'activité effrénée, fourmillante d'une usine, où bobines, broches, rouleaux, rubans, courroies et poulies s'activent par milliers dans une atmosphère chargée de poussières de coton et un grand vacarme. Beaucoup d'ouvriers tisserands devenaient sourds, d'autant plus qu'ils ne mettaient pas de casque pour pouvoir entendre les anomalies de fonctionnement des machines ! On imagine la vigilance nécessaire, la finesse des réglages à accomplir pour que ces innombrables fils lancés à toute vitesse ne s'emmêlent pas, la difficulté et la tension lors du rentrage. Les ouvriers auteurs de défauts subissaient souvent des retenues sur salaire. Il faut souligner aussi les incessantes manœuvres à accomplir, les lourds rouleaux à porter, la température et l'hygrométrie requises, pas toujours compatibles avec la santé des ouvriers. La vie était dure pour ces enfants, femmes, hommes, travaillant de jour et de nuit, mais la plupart ont gardé de riches et bons souvenirs de leur vie et de la solidarité qui régnait. Je m'en suis aperçue par quelques témoignages, en visitant les musées du textile et en lisant des ouvrages sur cette mémoire, comme le bel album de photos de Willy Ronis^[23] et le livre sur *les Boussac*^[10]. La vie syndicale dans le textile était surtout corporatiste, les revendications portant sur des conditions de travail ou des cas personnels ; les grèves étaient de courte durée. Dans son mémoire de master à Nancy 2, Clément Thiriau note par exemple que les salariés de Saint-Dié fondèrent en 1882 un certain nombre de chambres syndicales : Travailleurs de Saint-Dié, Tisseurs ou ourdisseurs de Saint-Dié, Teinturiers de Saint-Dié, [...] et que le syndicalisme ouvrier ne s'implanta véritablement dans les Vosges qu'au début du XX^e siècle.

Situation et avenir de l'industrie cotonnière Lorraine. Le Pôle Fibres. Conclusion

Les quelques usines textiles qui subsistent se sont bien adaptées aux nouvelles données internationales et, pour se moderniser et produire beaucoup plus vite - avec peu de main d'œuvre -, ont énormément investi, ce qui les a fragilisées. Les principales sont FDC (Filature de Ramonchamp), Valrupt (filature et tissage à Rupt-sur-Moselle), FTS (Filature et Tissage de Saulxures-sur-Moselotte), Mouline (filature et tissage au Thillot). Tenthorey à Eloyes réduit drastiquement ses effectifs en 2007. La *Filasse* (nom familier de l'École Supérieure des Industries Textiles de l'Est) à Epinal a fermé ses portes en 2005, mais il subsiste heureusement une section *Matériaux Souples, Textile, Habillement* au lycée Pierre Mendès-France ; la formation d'ingénieurs doit se faire ailleurs, par exemple à l'ENSISA, Ingénieurs Sud Alsace à Mulhouse.

« C'est ce contexte économique et social qui a motivé en 2005 la signature entre l'État, la Région, le Conseil Général des Vosges et le Fonds Social Européen, d'un *Plan d'urgence textile vosgien* qui prévoyait des aides pour les salariés et entreprises et la mise en œuvre d'une *plate-forme de transition professionnelle* ». Une étude de la DRIRE^[24] (Direction Régionale de l'Industrie, de la Recherche et de l'Environnement) de Lorraine début 2009, donne un bilan : « Secteur industriel historique s'il en est dans les Vosges, le textile souffre d'une conjoncture très difficile liée principalement à une violente concurrence des pays à bas coûts salariaux. [...] L'entrée de la Chine dans l'Organisation Mondiale du Commerce, puis la fin des régimes de quotas (les dernières restrictions sont tombées début 2008) rendent difficile le redressement de la filière. Elle résiste encore cependant, avec une spécialisation cotonnière qui, du fait de préoccupations de développement durable, pourrait redevenir porteuse. [...] Dans les Vosges, ce sont 40% des emplois qui ont disparu entre 2000 et 2006 dans le seul secteur textile [...] et il n'y a pas eu de création de société autrement que par reprise d'entreprises en difficulté ». La DRIRE a fourni d'autres rapports, dont une étude sectorielle sur l'industrie textile en Lorraine datant de 2008 et auquel je fais quelques emprunts.

En 2010, l'Agence de développement économique et touristique des Vosges, dans son site *Je vois la vie en Vosges*^[25], explique que la filière textile a connu une forte mutation et mise sur l'innovation. 52 % de la production française de fils et tissus à base de coton sont produits en Lorraine et particulièrement dans les Vosges (mais avec peu de personnel) ; d'autres activités concernent les fibres techniques, le linge de maison, l'ennoblissement et le prêt-à-porter. L'avenir est sans doute aux nouvelles technologies, aux petites séries rapidement satisfaites et aux produits de haute qualité. Par ailleurs, des tentatives se font jour pour

revivifier un peu le tissu industriel de ces régions, comme le fait Antoine Veil, fils d'André Veil, qui œuvre actuellement à la création d'une petite activité autour du bois à Blâmont.

La mise en place du *Pôle de Compétitivité Fibres Grand Est* au sein du *Campus Fibres* à Epinal a pour objet de développer ces orientations. Il s'agit d'un réseau dédié à l'innovation dans les matériaux fibreux et éco matériaux, avec pour but la préservation des ressources naturelles, l'instauration de modes de production et de consommation durables, favorables à l'emploi et à la compétitivité, et la maîtrise de l'énergie. Il concerne : à l'amont, la génération de fibres (naturelles ou artificielles), de matériaux fibreux, et de traitements ; pour la transformation elle-même, les industries textiles, bois, papier, composites ; à l'aval, les marchés : santé/ hygiène, habitat durable, énergie/ environnement, transports, supports graphiques, emballage, habillement, sécurité, loisirs, etc. Il s'appuie sur les industriels et sur les universités, écoles d'ingénieurs et laboratoires de Nancy, Mulhouse et Strasbourg, complétés par les ressources du Campus Fibres d'Epinal en matière d'enseignement supérieur, de recherche et de transfert de technologies pour le bois (CRITT Bois), le textile (CETELOR) et prochainement le papier (CTP). Ceci dans un maillage français et européen.



En conclusion, le velours de coton a disparu, probablement de façon irréversible. Mais, même si les conditions sont encore très difficiles pour le textile, - le coton brut ne vient-il pas de doubler de prix d'achat en un an ? -, un espoir réside dans ce Pôle Fibres. Un de ses résultats sera peut-être de revenir à des fibres textiles végétales chères à Michel Hachet^[22] : en plus du chanvre et du lin, l'ortie, le tilleul ?



Discussion

Notre Présidente, M^{me} Dupuy-Stutzmann, ouvre la discussion, en soulignant l'importance du velours dans les tenues d'apparat d'autrefois, mais aussi dans le domaine du spectacle (rideau rouge des théâtres) et dans l'ameublement. Elle rappelle les nombreuses tournures et métaphores de la langue française qui sont une référence implicite aux qualités du velours. Ce tissu n'a-t-il pas

été détrôné par le jean, véritable phénomène de société ? La question se pose, même si la mondialisation et ses effets pervers expliquent une évolution sans doute inéluctable. La discussion se poursuit avec les interventions successives, de M^{mes} Demarolle et Mathieu et de MM. Claude, Boulangé, Guillaume, Laxenaire, Larcan, Perrin. Se trouvent mis en avant différents thèmes : importance des archives privées ; concurrence de la maille ; effets de modes vestimentaires ; sort des déchets (finalement négligeables) ; rôle de l'Angleterre, avec l'esprit inventif de ses ingénieurs ; rapport du velours et des uniformes ; naissance du jazz dans les champs de coton.



Notes

- [1] CIRAD (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement) (http://www.decofinder.com/decofinder/_daz/_TISSUS_RIDEAUX/coton_histoire_cirad.htm).
- [2] <http://www.snv.jussieu.fr/bmedia/textiles/01-coton-historique.html>
- [3] Info Comm (Information de Marché dans le secteur des produits de base) de la CNUCED (<http://www.unctad.org/infocomm/francais/coton/descript.htm>).
- [4] Wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Premiers_entrepreneurs_du_coton_britannique.
- [5] Blâmont.Info Informations sur la commune de Blâmont (<http://blamont.info/textes63.html>). Reprise du texte de Jean-Jacques Bouvier, dit Lionnois : Histoire des Villes Vieille et Neuve de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788 (1805).
- [6] Site *Histoire contemporaine du Pays des Abbayes : 200 ans de textile* (il s'agit de la vallée du Rabodeau). (<http://www.paysdesabbayes.com/histoire/moderne/textile/histtext1.html>).
- [7] Victor-Eugène Ardouin-Dumazet : *Voyages en France - 59^e série* (1914-1917). Texte complet accessibles par <http://www.archive.org/stream/voyageenfrance59ardouoft#page/n15/mode/2up>
- [8] François Roth : *Histoire de la Lorraine, l'époque contemporaine - 1 - De la Révolution à la Grande Guerre*, p.219 ; Encyclopédie illustré de la Lorraine, Ed. Serpenoise, Presses Universitaires de Nancy, 1992.
- [9] Georges Poull : LORRAINE : La route du textile ; Conseil régional de Lorraine. Ed. Serpenoise.
- [10] S. Lesur et C. Voegelé : *Les Boussac au fil de l'histoire* ; Visuel Création, Epinal, 2008.
- [11] Jean-Marie Roland de la Platière : *L'art du fabricant de velours de coton; précédé d'une dissertation sur la nature, le choix et la préparation des matière et suivi*

d'un traité de la teinture et de l'impression des étoffes ; dans Descriptions des arts et métiers, faites ou approuvées par Messieurs de l'Académie royale des sciences de Paris, Tome XIX

- [12] <http://www.usinroubaix.fr/informations-de-lusine-roubaix/histoire-de-lusine-roubaix/>
- [13] Roger Cornibé : Histoire de l'industrie textile dans la vallée de la Haute-Vezouze ; Livre 1 : Les Anciens établissements Bechmann ; Livre 2 : La société cotonnière lorraine ; RC Editions 2004.
- [14] Documents personnels de mon père, Etienne Caen, rédigés soit par lui soit par ses co-dirigeants des Ets Bechmann.
- [15] J. Colin : *Notice sur Blâmont*, rédigée en 1926.
- [16] Roger Cornibé : *Val-et-Châtillon - Son passé - Ses gens* ; édité par la mairie de Val-et-Châtillon et accessible sur Internet sur le site de cette commune.
- [17] André Veil : *Vie de Bechmann à travers les comptes rendus successifs de ses assemblées générales de 1884 à 1965*. Rapport personnel.
- [18] Robert Weill : exposé aux «Portes ouvertes» de l'association Mémoire du textile de Val-et-Châtillon, 17/05/1998.
- [19] Erik Orsenna : *Voyage aux pays du coton (petit précis de mondialisation)* ; Fayard 2006.
- [20] Eugène Amouroux : Article Textile de l'Encyclopédie Universalis.
- [21] *L'industrie cotonnière française*. Extrait de la revue Etudes et conjoncture, Mars-avril 1950.
- [22] Michel Hachet : *Les lointaines origines des textiles. Archéologie des techniques de filage. Hommage à des générations de fileuses* ; Académie de Stanislas, mai 2005.
- [23] Willy Ronis : *Mémoire textile*. La Nuée bleue.
- [24] M-P Tourte-Troluet et J-F Lechaudel : *Textile : investir dans la recherche et le développement*. DRIRE (Direction Régionale de l'Industrie, de la Recherche et de l'Environnement) de Lorraine, 2009.
- [25] <http://www.vosges.com/fr-fr/Projets-Made-in-Vosges/La-marque-Je-Vois-la-Vie-en-Vosges/-a-481-Une-marque-pour-promouvoir-les-Vosges.html>